Document généré le 12 oct. 2024 05:58

Philosophiques

Hugo Ott, *Martin Heidegger : Éléments pour une biographie*. Traduit de l'allemand par J.-M. Beloeil. Paris Payot 1990.

Pierre Gravel

Volume 19, numéro 1, printemps 1992

URI : https://id.erudit.org/iderudit/027182ar
DOI : https://doi.org/10.7202/027182ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)
1492-1391 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Gravel, P. (1992). Compte rendu de [Hugo Ott, *Martin Heidegger : Éléments pour une biographie*. Traduit de l'allemand par J.-M. Beloeil. Paris Payot 1990.] *Philosophiques*, *19*(1), 146–150. https://doi.org/10.7202/027182ar

Tous droits réservés © Société de philosophie du Québec, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Hugo OTT, ***Martin Heidegger: Éléments pour une biographie***. Traduit de l'allemand par J.-M. Belœil. Paris, Payot 1990.

par Pierre Gravel

L'individu, où qu'il soit, ne vaut rien. Le destin de notre peuple dans son État vaut tout.
Heidegger, dans une lettre de décembre 1933.

Disons pour commencer que je tiens le nazisme, cette variante allemande du fascisme européen, pour l'un des phénomènes majeurs de notre époque, plus inquiétant, en tous les cas, parce que plus difficilement pensable, que le totalitarisme si souvent analysé. Alors, en effet, que ce dernier pouvait reposer sur la cœrcition ou l'intrigant phénomène de la domination, voire d'un désir de domination, dans la ligne de ce que donnait à penser La Boétie, le nazisme, quant à lui, au moins en ses débuts, reposait au contraire sur une adhésion volontaire, voire désirante. En ses débuts, disions-nous, soit donc en Allemagne dans les années trente.

On connait aussi, dans la mare de l'indifférence culturelle française, le pavé qui a été lancé par la révélation de M. Farias sur *Heidegger et la nazisme*[1]. Quoi donc? Heidegger aurait été nazi? Tout le monde prétendait s'en être douté, ou le savoir, surtout pendant la période qui entourait le rectorat: impossible, en effet, sous le régime nazi, d'être recteur sans être membre du parti, et le parti n'était pas une auberge espagnole. C'était la version disons « officielle », inspirée

1. Farias B., *Heidegger et le nazisme*,. Morale et Politique, Paris, Verdier 1987.

principalement de Jean Beaufret, celle qu'on m'avait rapportée dans les années soixante: Heidegger aurait été nazi, en quelque sorte, par pudeur; il aurait accepté pour ainsi dire malgré lui de porter la croix gammée, tentant naïvement de protéger un îlot de pensée libre. En un seul livre, Farias jetait par terre ce pieux édifice condescendant d'une édification soignée en produisant des « faits » et en fournissant des documents. Impossible de les contourner: Heidegger a effectivement prononcé de nombreux discours d'inspiration carrément nazie dans les termes de sa propre philosophie. Que l'on en juge: « Le *dasein* du peuple allemand réside dans la personne du Führer qui *est* sa réalité ». Par ailleurs, Farias révélait aussi que Heidegger a maintenu, ce qui n'était pas nécessaire, son adhésion au parti jusqu'à sa dissolution en 1945, à la fin donc de l'écrasement de l'Allemagne.

On le savait, on s'en doutait, certes, mais pas jusque là, d'où la prolifération de textes en cette année-là (1989), souvent avec photos à l'appui, pour prendre parti dans ce qu'il est convenu d'appeler l'affaire Heidegger: des journaux: *Le Monde, La Croix, Le Figaro,* des magazines: *L'Express, Le Point, Le Nouvel Observateur,* des revues prestigieuses: *Le Débat,* etc... bref, de Derrida à Bourdieu, de Lacoue-Labarthe à Lyotard, d'Aubenque à Granel, chacun y allait de son chapelet d'invectives ou de protestations. Le cas Heidegger était ouvert et la vertu, de mise, du moins sa mise en valeur.

Or voici qu'un nouveau livre vient de paraître sur la question; *Martin Heidegger: Éléments pour une biographie.* Ce livre est le fait d'un historien de métier, M. Hugo Ott. Dire qu'il s'agit du travail d'un historien implique aussitôt un certain nombre de précisions sur la méthode utilisée, et donc sur la détermination de la pré-compréhension et de la « valeur » du « contenu » ou du genre de thèses que l'on peut en attendre. Une méthode historique, au sens strict du terme, implique donc une vision empirique, au sens noble cette fois du terme: dans un premier temps, on s'assure de pouvoir recueillir un maximum d'informations sur le domaine considéré, lesquelles informations permettront d'établir ce que l'on considérera être des « faits » — on s'interdit donc de parler lorsque les « faits » manquent: ce sera le cas ici, et c'est dommage, de la correspondance de Heidegger et de son étudiante juive Hannah Arendt. Et, dans un deuxième temps, entre les « faits » ainsi rassemblés, on tentera de tisser des réseaux de relations qui permettront d'en construire une théorie ou de proposer les questions que ces réseaux soulèvent. Sur ces deux plans des faits et des réseaux, le travail de Hugo Ott remporte l'adhésion.

Par rapport à ce que Farias avait d'abord apporté, du moins quant aux informations et aux « faits » dont nous avons déjà parlé, le livre de Ott paraît ne pas apporter grand chose de neuf. Le tissu informatif, en effet demeure le même dans les deux cas, toutefois, avec Ott, il s'agit d'un tout autre livre, plus calme, pondéré, soucieux

de vouloir comprendre, prudent. Bref, il s'agit d'un livre établi comme l'esprit historique qui l'animait le présupposait.

Thèse, car il y a bel et bien une thèse qui se dégage de ce livre et que j'aimerais présenter en ces termes: il y a eu une profonde confluence, disons mieux: une profonde *congruence* de la pensée heideggerienne de l'époque, dans le prolongement direct donc de *Sein und Zeit* qui date, on le sait, de 1927 — et lisant Ott, on ne peut pas ne pas penser aux pages de *SuZ* sur l'être-pour-la-mort —, et le mouvement nazi tel qu'il s'affirmera après la prise du pouvoir. Et remarquons qu'à l'époque on ne parlait pas du nazisme comme d'un parti, le parti c'était le parti national socialiste, le NSDAP, le nazisme qualifiait toujours un mouvement. Nous ne disons donc pas que Heidegger aurait été ou aurait voulu être le penseur du nazisme — un mouvement de ce genre se passait fort bien d'un accompagnement philosophique. Nous disons que Heidegger a vu dans le nazisme quelque chose avec quoi sa propre pensée était en symbiose parfaite, et cela, pourrait-on dire, malgré tout et jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'à l'effondrement de l'Allemagne.

Cette thèse sur la profonde congruence de la pensée de Heidegger et du mouvement nazi, tous deux de l'époque, que nous tirons du livre de M. Ott est la seule, à notre connaissance, qui permette de comprendre un certain nombre de phénomènes autres difficilement compréhensibles. D'abord Heidegger adorait se promener en arborant l'insigne du parti, essentiellement la croix gammée, chez lui, comme à l'étranger. On ne peut que rappeler à cet égard le triste épisode de sa visite à Rome, chez son ancien étudiant juif Karl Löwith qui avait dû fuir l'Allemagne pour des raisons que l'on devine fort bien:

> Il ne lui était pas venu à l'idée que la croix gammée n'était pas à sa place s'il passait une journée avec moi. [Et c'est au cours de cet entretien que Heidegger] m'expliqua que sa conception de l'historicité était à la base de son engagement politique. De même il ne laissa subsister aucun doute sur sa foi en Hitler. (p. 140).

De même, mais nous en avons déjà parlé, il n'hésitait aucunement à se servir de ses propres concepts dans des discours politiques et partisans devant des membres du parti.

De même, lors de sa nomination au rectorat, on ne la lui avait ni offerte, ni promise, ni proposée, on ne lui a pas non plus forcé la main, tout au contraire, et malgré ce qu'il en ait dit dans *Faits et Réflexions*[2] — Heidegger a donc menti là-dessus —, Heidegger a voulu cette nomination, il l'a préparée, il a même manigancé pour l'obtenir. Il n'y a pas de témoignage plus explicite à cet effet que celui d'un responsable du parti, un haut responsable cité par Ott à

---

2. « Heidegger: le rectorat – faits et réflexions », in *Le Débat*, n° 27, Paris, Gallimard, 1983.

la page 151. Alors que Heidegger est nommé, ce qui ne s'était jamais vu, en grand apparat, le 22 avril 1933, il ne devient membre du parti en grand apparat là aussi que le premier mai suivant, soit le jour de la fête allemande du travail. Mais le 7 avril, il avait déjà contacté les membres nazis de l'Université. Et l'un d'eux rapporte à ce propos:

> Le collègue Heidegger n'est pas membre du parti et considère qu'il ne serait pas pratique pour l'instant de l'être, afin de conserver les mains libres par rapport aux autres collègues dont la situation n'est pas encore élucidée, voire hostile. Il est néanmoins disposé à solliciter son adhésion lorsqu'il le jugera utile (p. 151).

Pendant la période du rectorat, Heidegger va s'occuper activement de la « mise au pas » de l'Université, ce pour quoi précisément il avait été nommé. Il considérera que cette « mise au pas » est sinon réalisée, du moins en bonne voie de réalisation lorsqu'il aura fait admettre le «*führerprinzip*» (p. 176), principe qui permettait au « *Recteur-Führer* », puisque tel était désormais son titre, de se passer de toute forme d'assemblée pour la discussion de toute forme de décision qu'il considérait importante. Notons enfin que cette période du rectorat coïncide avec le début de l'épuration de l'Université allemande que Heidegger, par son mandat, avait pour charge de faire appliquer. Si l'on ne trouve que très peu ou pas de trace d'antisémitisme personnel chez Heidegger, (mais, rappelons-le, une bonne partie de la correspondance est inédite), il n'en reste pas moins que son autorité couvrait tout ce qui se faisait dans l'Université dont il était le *Führer-Recteur*. Il devait d'ailleurs, dans ses fonctions, notifier par écrit aux candidats la décision qui avait été prise à leur égard. Ce fut le cas, notamment, lors du renvoi de Gerardt Husserl, le dernier fils de Edmund Husserl. Quant à ce dernier, et il faut lire tout le chapitre qui porte sur les relations entre ces deux hommes, Husserl ayant considéré Heidegger comme son héritier. Husserl donc, à propos des événements que nous venons de rapporter, mais surtout de l'ensemble de ses rapports avec lui, ne craindra pas d'écrire:

> Je ne porte aucun jugement sur sa personnalité, elle m'est devenue totalement incompréhensible. Il fut, pendant presque une décennie, mon meilleur ami, cela est évidemment terminé: l'incompréhension exclut l'amitié; ce revirement dans mon jugement scientifique et dans mes rapports personnels fut l'une des épreuves les plus dures de ma vie (p. 188).

Cette hypothèse sur la profonde congruence de la pensée de Heidegger et du mouvement nazi est peut-être aussi la seule qui puisse permettre de comprendre le « fait », inquiétant pour plusieurs, que Heidegger, après 1945, et jusqu'à sa mort, n'ait pas cru bon de s'excuser, de reconnaître un aveuglement, voire une faute. Au contraire, dans un silence manifeste, il assume tout, comme si cela avait aussi fait partie de sa pensée. L'une des réponses possibles à cette question tient peut-être à cette congruence même. Heidegger

a pensé, c'est le moins que l'on puisse dire, pendant un moment dans et de cette congruence, et on ne s'excuse pas de l'avoir pensé. Et quant à la vérité, on sait que chez lui elle se joue en termes d'errance.

Département de philosophie
Université de Montréal